

Que de bestioles !

Les auteurs et autrices qui mettent en scène des animaux dans leurs livres sont nombreux et leurs propositions nous émerveillent souvent, nous intriguent parfois. Pourquoi font-ils ce choix ? Comment composent-ils leur bestiaire ? Avec quelle conscience d'une place nouvelle accordée à l'animal en ce début de XXI^e siècle ? En bonne compagnie, petite exploration du grand zoo de la littérature jeunesse...

AVEC, PAR ORDRE D'APPARITION **Catharina Valckx, Claude Ponti, Michael Morpurgo, Ramona Bădescu, Kitty Crowther, Thierry Dedieu, Bénédicte Guettier, Emmanuel Guibert, Antoine Guilloppé, Claire Lebourg, Antonin Louchard, Delphine Perret, Grégoire Solotareff.**



↑ ↓ ↘

Jo, Totoche, Billy et Jean-Claude, quelques-uns des « personnages » importants de l'œuvre de Catharina Valckx publiée à L'École des loisirs.

« Les personnages d'animaux ont énormément d'avantages. D'abord, les enfants les adorent, ensuite ils sont agréables à dessiner parce qu'ils sont tous différents, ils ont chacun leurs caractéristiques : oreilles, pattes, couleurs. Je peux les faire habiter dans les arbres ou sous la terre. Et surtout ils n'ont pas besoin de contexte familial. Les enfants me demandent : « Quel âge il a, Totoche ? » Pour eux c'est un enfant comme eux, même s'il habite tout seul, qu'il n'y pas de parents, pas d'école. Un enfant habitant seul, ce serait un peu bizarre, improbable et même triste. Donc ça donne une grande liberté, je peux passer tout de suite à l'essentiel. Aussi c'est plus léger. Quand un animal se sent seul et abandonné c'est beaucoup moins lourd que quand un enfant se sent seul et abandonné. »

nous a dit Catharina Valckx. (Entretien avec Claudine Hervouët « L'Indispensable douceur de Catharina Valckx », RLPE n° 305, février 2019.)





↑
Blaise, le célèbre poussin masqué
de Claude Ponti.

Auparavant, Claude Ponti nous avait lui aussi donné son explication en retraçant la généalogie de Blaise, le poussin perturbateur qui apparaît dès *L'Album d'Adèle* et accompagne espèglement l'écrivain depuis lors :

« Un poussin c'est très proche d'un enfant : il est mignon, il est doux, adorable, mais il pique. Et puis on ne sait pas si c'est une fille ou un garçon. La question de genre était résolue. Il me restait encore la question de la couleur de peau. Alors dans L'Album d'Adèle, il y a des poussins plus ou moins foncés. Après j'avais encore le problème de la culpabilité éventuelle : les poussins sont des éléments perturbateurs, si jamais l'enfant s'identifie au poussin et que le poussin fait quelque chose qui peut être décrit comme une bêtise par l'adulte qui lit, il faut qu'il puisse se retirer facilement. Donc je l'ai masqué. Le masque permet de faire des bêtises sans se faire prendre. Il ne s'appelle pas encore Blaise mais les poussins sont déjà là. »

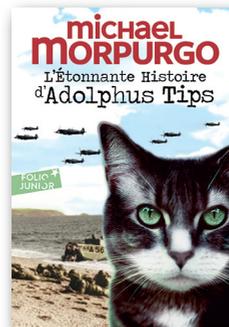
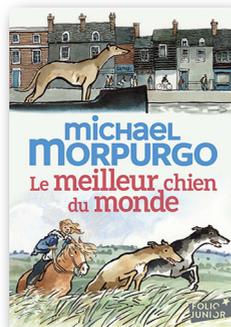
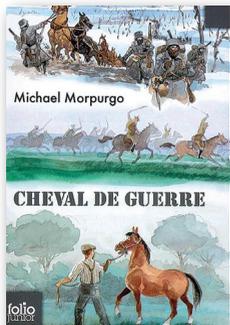
(In *Secrets d'illustrateurs*. Entretien avec Lucie Cauwe « Claude Ponti : du côté des enfants », RLPE Hors-série, n° 4, octobre 2018.)

Plus éloigné de l'album et plus proche du roman, Michael Morpurgo a inauguré sa longue et belle bibliographie en 1982 par un roman essentiel où se tissent des liens indissolubles entre un jeune garçon et un cheval. Histoire vraie nous a-t-il raconté, celle de Billy, un des innombrables enfants accueillis dans sa ferme du Devon, un enfant très nerveux, né dans une famille difficile, qui bégayait et, depuis 2 ans, n'avait pas dit un mot à l'école :

« Et j'ai entendu Billy : il était près du cheval et lui parlait, il lui racontait ce qu'il avait fait dans la journée, sans bégayer. L'animal ne juge pas, il ne se moque pas, il ne taquine pas. Pour l'enfant, c'est un ami, un frère, quelque chose de cet ordre-là. Pendant un moment, j'avais l'impression que le cheval le comprenait vraiment. C'était un moment magique entre la bête humaine et la bête cheval. C'est à cause de ça que j'ai commencé Cheval de guerre, à cause de ce lien, de cette confiance. »

(In *Secrets d'auteurs*. Entretien avec Annick Lorant-Jolly : « Michael Morpurgo : So sad, so nice ! », RLPE Hors-série, n° 2, octobre 2015.)

Si bien commencée, cette exploration s'est poursuivie par trois questions posées à dix auteurs et autrices qui mettent en scène les animaux et parfois non...



Ramona Bădescu

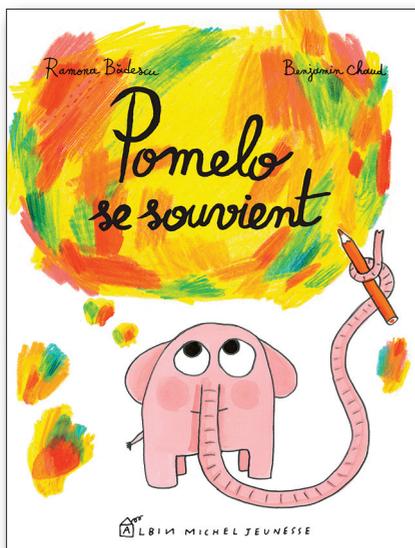
« De moi en eux »

Née en Roumanie, Ramona Bădescu arrive en France à l'âge de 10 ans. De sa rencontre avec Benjamin Chaud naît son personnage le plus connu, « Pomelo », dont les aventures sont publiées depuis 2002 chez Albin Michel Jeunesse. S'ensuivent de nombreux ouvrages où la délicatesse de son écriture émerveille. Parallèlement, elle développe un travail de traductrice, de photographe et de cinéaste.



Comment choisissez-vous ou inventez-vous les animaux que vous mettez en scène ?

Comme tout (ou presque) dans ma vie et dans mon travail : à l'intuition. À partir de ce que je connais et ce que j'ignore d'eux. De l'empreinte et l'écho qu'ils laissent en moi depuis l'enfance, depuis mes livres d'enfance, depuis la ferme dans laquelle j'ai grandi absorbée par un monde où présences animales et végétales se mêlaient à celle des hommes. À la sonorité de leur nom aussi parfois. À ce qu'ils me permettent de glisser de moi en eux. Pomelo est tombé d'un rêve. Gros lapin, d'une nuit d'insomnie de mon fils alors bébé, ceux de *Dans la forêt* de ce que je connais des animaux et des humains autour de moi, de nos difficultés à être ensemble. Et solitairement.



Que pouvez-vous faire avec des animaux que vous ne pensez pas pouvoir faire avec des humains ?

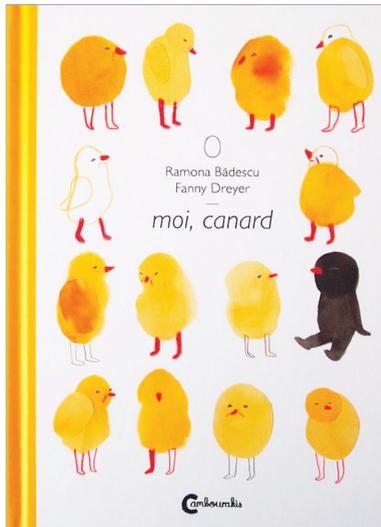
Je peux jouer dans une logique hors des codes de la représentation sociale. Je peux glisser dans l'absurde, l'humour. Amplifier des émotions, des perceptions. M'approcher du minuscule et du fragile en moi et y donner une porte d'accès visible. C'est aussi d'emblée un contrat tacite avec le lecteur, y compris avec le lecteur non encore lecteur « on dirait que »... et alors hop on est tout de suite ailleurs et autrement sans l'assommant « il était une fois ». Comme un clin d'œil: « Ici commence l'espace de la fiction », où « les choses ne sont pas ce qu'elles sont ».

L'animal est au centre de beaucoup de débats actuels. Votre travail de création littéraire et artistique s'en trouve-t-il influencé ?

Je suis heureuse que notre société se préoccupe ENFIN de ces questions. Il était temps de se rendre compte de ce que notre mode de production dominant fait au sensible, au minuscule, au sans langage, aux minorités (au féminin aussi, ce n'est pas sans lien!)... Il est temps de s'inquiéter du mépris et de l'irrespect face au vivant, dans son cycle, dans son tempo.

L'animal incarne un aspect de cette destruction. On ne peut pas l'isoler de la question politique et économique qu'il soulève. Je crois que nous sommes nombreux à nous en soucier depuis longtemps, mais là ça y est, ça devient une question de société.

Avons-nous besoin de posséder, de détruire et de soumettre à tout prix pour exister ?



➔
moi, canard, ill. Fanny Dreyer,
Cambourakis, 2016.

De mon enfance près de la terre, je garde un grand respect pour ce qui est vivant, ce qui cherche à être, à prendre forme et une grande fascination pour l'épaisseur du temps.

Dans tous mes livres, je crois, il y a une place pour le singulier et une articulation avec le multiple, des êtres, comme des possibles.

C'est peut-être un espoir absurde et minuscule face à ce que nous avons détruit – et continuons à détruire – mais je crois en la culture de l'être humain (oui, même et surtout le petit être humain!).

Je cultive pour lui, les mots, les poèmes, les narrations, comme d'autres les haricots, sans rien forcer et en n'ignorant pas non plus les forces de destruction en présence. Y compris la mienne. ●

Kitty Crowther

« La nature comme je la ressens »



Kitty Crowther vit et travaille en Belgique. Née à Bruxelles en 1970 d'un père anglais et d'une mère suédoise, Kitty Crowther est autrice et illustratrice de ses propres histoires. « J'écris et j'illustre des livres pour enfants. J'ai toujours voulu faire ça. Je suis née malentendante et les livres sont des fenêtres sur le monde » dit-elle. Ses livres sont traduits dans une vingtaine de langues. En 2010, Kitty Crowther a reçu le prix Astrid Lindgren pour l'ensemble de son œuvre.

Comment choisissez-vous ou inventez-vous les animaux que vous mettez en scène ?

Pour commencer j'ai envie de dire que je ne choisis pas. J'ai souvent cette sensation étrange que ce sont les personnages qui me choisissent. Ou alors si j'affine cette vision, on pourrait parler d'une rencontre à mi-chemin, entre l'être et le « pas l'être ». Marrant que je parle en tant que personnage et non en tant qu'animaux. Car bien entendu nous lui prêtons les caractéristiques d'une personne.

J'ai toujours aimé garder les frontières floues. Enfermer cerner analyser les choses me paraissent toujours un brin dangereux. Comme les préjugés.



➔
Kitty Crowther: Poka et Mine,
L'École des loisirs-Pastel.

En science, nous apprenons chaque fois des nouvelles perceptions sur les animaux. Ils sont bien plus intelligents, empathiques, animiques que nous pensons, nous, pauvre race humaine qui pense être si supérieure à toute autre race. Et pourtant hélas : « Nous sommes les seuls parmi les espèces où les mâles tuent les femelles. Non que ce soit leur nature, mais c'est surtout une question de culture » explique Françoise Héritier. Je vous conseille bien sûr le livre *La Vie secrète des animaux* de Peter Wohlleben. Nous avons tellement à apprendre d'eux. Je crois que j'ai lu un jour que ce qui nous séparait des animaux, ce n'est que l'écriture.

J'adore les observer (loin des zoos et cages s'il vous plaît). J'ai aussi lu un jour cette anecdote, sur une femme qui parle avec les animaux - je m'en contrefiche que ce soit vrai ou faux - elle a posé la question à une panthère enfermée, de ce qui lui manquait le plus. La panthère a répondu : le ciel étoilé.

Bien sûr qu'il y a des faunes qui m'attirent plus que d'autres. Pour des raisons différentes. Par exemple, j'adore le cheval, car il est très difficile à dessiner (pas pour François Place, mais ça c'est une autre histoire). Et je l'aime pour des tas de raisons différentes. J'aime bien les défis. Je me vois encore demander à Wolf Erlbruch de m'expliquer le cheval, il m'a gentiment démontré toute la bête sur une feuille de papier. La partie difficile, c'est de donner à son ossature son côté en suspension afin de pouvoir galoper au vent et sauter les obstacles.

À partir de quel moment le personnage (animalier) est plus réaliste ou plus fantaisiste? Je fais partie de ces dessinateurs qui pensent qu'il faut d'abord suivre le réel pour mieux s'en échapper.

J'ai fait un grand cheval rouge vermillon dans le livre *Farwest* écrit par Peter Elliott. La ligne qui contourne ce cheval est bleue, bleu comme ce mouvement en peinture que j'aime beaucoup, « Der Blaue Reiter » Le Cavalier Bleu. Mouvement expressionniste créé autour de 1911 par Vassily Kandinsky et Franz Marc. Pourquoi ce titre? Kandinsky explique ceci : « Nous aimions tous les deux le bleu, Marc aimait les chevaux, moi les cavaliers. » C'est si simple.

J'avais aussi envie d'ajouter que la science et l'art fonctionnent comme un face-à-face permanent, avancement de découverte en découverte. Quand Muybridge photographiait le galop seconde par seconde, on comprend enfin ce mouvement difficile à dessiner ou peindre. Avant ces photos, il existe tant de peinture avec des chevaux, deux pattes comme une fourchette à deux dents devant et derrière, c'est une position impossible pour le cheval.

Que pouvez-vous faire avec des animaux que vous ne pensez pas pouvoir faire avec des humains?

Je crois que la question n'a aucun sens pour moi. Puisque l'animal est une projection de l'humain dans la littérature. Pour moi l'album est un champ d'exploration immense et l'œuvre vient d'une personne unique avec son monde bien à lui.

↓
Farwest, L'Ecole des loisirs-Pastel, 2018.



L'animal est au centre de beaucoup de débats actuels. Votre travail de création littéraire et artistique s'en trouve-t-il influencé ?

J'ai décidé de faire ce métier grâce au livre *Le Petit monde animalier* de Beatrix Potter, cette grande biologiste avortée par une société plus que patriarcale. Si je ne m'étais pas dirigée vers les livres, j'aurais voulu être biologiste ! Je ne suis pas une militante féroce, hélas, et ma façon d'y contribuer, c'est de montrer la nature comme je la ressens. J'ai cette fascination qui me fait perdre presque mon nom. Je m'oublie.

Les quelques livres qui m'ont véritablement ouvert des portes, enfant : *Le Vent dans les saules*, de Kenneth Grahame ; Maurice Sendak ; Arnold Lobel ; Beatrix Potter *of course*, plus tard, et ce géant de la littérature qu'est Toon Tellegen. Depuis que j'ai lu *La Toile de Charlotte*, ce roman américain de E.B. White, l'histoire d'une merveilleuse araignée prénommée Charlotte qui sauve in extremis un

cochon de l'abattoir, je me suis mise à aimer les araignées. Je les salue et je suis honorée par leur présence. (Quoique pour les mouches, j'ai toujours du mal.)

Et mettre des hublots à des vaches est une pratique qui me donne la nausée. J'ai si honte d'être humaine.

Et je vais terminer par ceci : la sixième extinction de masse des animaux a déjà commencé. Il faudrait vivre à « bisous land » pour ne pas se rendre compte que notre monde est en déclin.

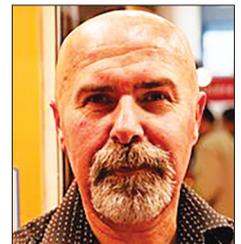
Alors pour répondre à cette question, bien sûr que cela influence mon travail, en arrière-fond de la toile.

On ne parle jamais si bien de la réalité qu'avec de la fiction. ●

Thierry Dedieu

« Enfants d'Esopé et de La Fontaine »

« Avant j'étais auteur/illustrateur du dimanche, le reste du temps j'étais un vilain publicitaire. Depuis 2004, je suis un gentil auteur et illustrateur de livres pour enfants. Puis, en 2016, je me suis mis à mi-temps, dans la peau de Kuro Jiki, un céramiste peu connu. » C'est ainsi que se présente Thierry Dedieu, l'un de nos auteurs-illustrateurs les plus prolifiques ! Prolixité où les animaux tiennent une belle place.

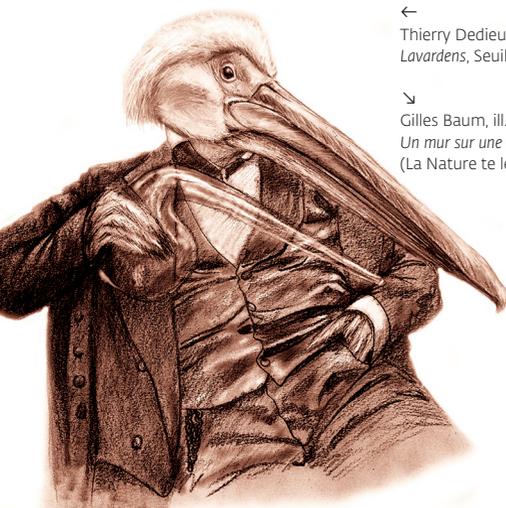


Comment choisissez-vous (ou inventez-vous) les animaux que vous mettez en scène ?

Nous sommes les enfants d'Esopé et de La Fontaine, cette filiation, même tenue, nous influence et nous amène à utiliser des personnages avec l'apparence d'animaux. Le choix se fait en fonction des qualités et défauts qui leur ont été attribués au cours des ans. Leur aspect physique est aussi un critère de ce choix.

Que pouvez-vous faire avec des animaux que vous ne pensez pas pouvoir faire avec des humains ?

La plupart du temps, nous donnons aux animaux des comportements des humains. Ils deviennent des humains « masqués » et nous pouvons les caricaturer à notre guise. Visuellement, ils ont un côté « exotique et pittoresque » que l'humain n'a pas.



←
Thierry Dedieu: *L'Étrange Zoo de Lavardens*, Seuil Jeunesse.

↳
Gilles Baum, ill. Thierry Dedieu:
Un mur sur une poule, Gulf Stream,
(La Nature te le rendra).

L'animal est au centre de beaucoup de débats. Votre travail de création littéraire et artistique s'en trouve-t-il influencé ?

Oui, mon travail de création est influencé par l'environnement, l'actualité. ●



Bénédicte Guettier

« Des idées comme des mouches »



←
© Photo Shelomo Sadak.

Derrière un débraillé d'apparence, le travail de Bénédicte Guettier (diplômée de Olivier de Serres et Penninghen) obéit à des règles exigeantes. S'il est impossible de ne pas connaître Trotro, il serait dommage de passer sous silence *Le Papa qui avait dix enfants*, *Trognon et Pépin*, *Si je fusse une grenouille* (avec Davide Cali) et toutes ces occasions saisies par Bénédicte Guettier pour ajouter une impertinence réfléchie à ce qui se trame entre les tout-petits et leurs livres.

Comment choisissez-vous (ou inventez-vous) les animaux que vous mettez en scène ?

C'est souvent une idée plus qu'un choix, l'animal s'impose d'une façon ou d'une autre.

Dans le cas de Trotro par exemple, c'est le nom « l'Âne Trotro » qui m'est venu, dictant de ce fait l'animal. Quel que soit le sujet, j'aime bien saisir les idées au vol, « comme des mouches » dit Louise Bourgeois.

Que pouvez-vous faire avec des animaux que vous ne pensez pas pouvoir faire avec des humains ?

Dessiner des animaux me permet une certaine forme d'évasion, j'aime jouer avec la multiplicité de leurs formes et de leurs couleurs, différentes de celles des humains.

↓
Bénédicte Guettier: *L'Âne Trotro*,
Gallimard Jeunesse-Giboullées.



Bénédicte Guettier © Gallimard Jeunesse

Les enfants ne sont pas surpris que les animaux parlent dans les livres, ils ont un lien naturel avec eux, mélange de proximité et de distance. Ces personnages animaux créent un décalage qui permet d'aborder tous les sujets avec un point de vue rafraîchissant. La Fontaine utilise ce principe dans ses fables ludiques et profondes.

L'animal est au centre de beaucoup de débats actuels. Votre travail de création littéraire et artistique s'en trouve-t-il influencé ?

« Du temps que les bêtes parlaient... » débute une fable. Le dialogue semble être rompu depuis longtemps, à part avec les animaux de compagnie, mais il est toujours perpétué par certains livres pour enfants. J'aime faire vivre ainsi cette harmonie entre les animaux, la nature et l'homme. *La Rentrée de Trotro* raconte la journée de ce petit personnage anthropomorphe qui, se rendant à son école, est entraîné à l'école des fourmis puis à celles de chacun des animaux et plantes qu'il rencontre, discutant, s'amusant et s'instruisant avec eux avant de rejoindre la sienne où il les accueillera à son tour.

Beaucoup de mes livres parlent aussi du fait de manger et d'être mangé. Mon premier texte *Trognon et Pépin* raconte l'histoire de deux petites pommes qui ne veulent pas être cueillies. L'inspecteur Lapou, ami ambigu des légumes, les protège mais connaît aussi toutes les recettes pour les cuisiner... ●



Emmanuel Guibert

« Je les siffle, ils arrivent »

Dessinateur, Emmanuel Guibert est également un scénariste prolifique pour tous les âges. En 1999, pour Bayard Presse, il crée *Ariol* avec Marc Boutavant et *Sardine de l'espace*, avec Joann Sfar.

Il a été récompensé pour l'ensemble de son œuvre par le jury du prix René Goscinny, en 2017.



Comment choisissez-vous (ou inventez-vous) les animaux que vous mettez en scène ?

Je les siffle, ils arrivent.

Que pouvez-vous faire avec des animaux que vous ne pensez pas pouvoir faire avec des humains ?

Les manger sauce gribiche.

L'animal est au centre de beaucoup de débats actuels. Votre travail de création littéraire et artistique s'en trouve-t-il influencé ?

En fait, en sous-main, Marc Boutavant et moi sommes à l'origine de tous ces débats, nous les avons lancés et nous les entretenons pour faire de la pub à *Ariol*. ●



→ Ill. Marc Boutavant : *Ariol*, BD Kids.

Antoine Guilloppé

« Au plus proche de l'animal »

Après des études à l'école Émile-Cohl de Lyon, Antoine Guilloppé a obtenu un diplôme de graphiste publicitaire puis s'est dirigé vers l'illustration. Très graphique, son travail se distingue par un trait maîtrisé et une économie extrême de couleurs. Depuis 2010, il développe une nouvelle forme d'illustration avec l'aide de la technique de la découpe au laser.



↑
Antoine Guilloppé : *Loup noir*, Gautier-Languereau.

Comment choisissez-vous (ou inventez-vous) les animaux que vous mettez en scène ?

Je le fais de manière assez instinctive. Je vais dessiner en priorité les animaux dont j'aime la ligne, l'allure. C'est mon plaisir de dessinateur. Après, évidemment, je décide de leurs rôles au sein de l'histoire. J'essaie de rester au plus proche de l'animal d'origine, en essayant de ne pas tomber dans le documentaire. Je n'invente rien.

Que pouvez-vous faire avec des animaux que vous ne pensez pas pouvoir faire avec des humains ?

Je crois qu'en écriture, on peut tout faire vivre à ses personnages, humains ou animaux. L'imagination n'est limitée que par son auteur. Pour ma part, j'ai toujours travaillé sur l'animal en le laissant du côté de l'animal : pas d'habits, pas de posture debout, pas de mimétisme humain. Certains et certaines de mes collègues le font à merveille ! Mais cela n'empêche absolument pas de faire ressentir des émotions quelles qu'elles soient. En réalité, je pense que l'être humain a plus emprunté au comportement animal que le contraire !

L'animal est au centre de beaucoup de débats. Votre travail de création littéraire et artistique s'en trouve-t-il influencé ?

Je ne peux pas affirmer que ce débat influence ma création. J'ai toujours travaillé sur les animaux avec bienveillance. L'idée étant de mettre, parfois, l'accent sur le fait que certaines espèces sont en grand danger comme l'ours polaire par exemple, qui apparaît depuis longtemps dans mes albums. Le simple fait d'en parler met un coup de projecteur sur lui. J'ai travaillé aussi sur le loup, joué avec sa mauvaise image pour la tordre et piéger le lecteur sur les faux-semblants, les a priori. La présence importante de la nature dans mes albums n'est pas anodine. J'essaie, autant que faire se peut, de la magnifier, d'exposer sa beauté et sa fragilité. Les débats qui naissent ici et là sont indispensables et vont dans le sens de notre évolution. Sans nature ni animaux, plus d'êtres humains. ●



Claire Lebourg

« Au centre d'un monde unique »

Après des études à l'École des arts décoratifs de Strasbourg, Claire Lebourg auto-édite en 2013 son premier livre, *La Retraite de Nénette*, qui a pour héroïne la célèbre orang-outan de la Ménagerie du Jardin des Plantes de Paris (réédité en 2016 par L'École des loisirs). Ce printemps, son album *Pull* (MeMo), nous a tous émerveillés.

Comment choisissez-vous (ou inventez-vous) les animaux que vous mettez en scène ?

Je cherche un personnage avec lequel j'ai envie de faire un bout de chemin. Il n'y a pas de recette, c'est une sorte de hasard. Souvent, je trouve l'inspiration dans ma vie quotidienne. J'aime bien marcher sans but, rêvasser, je trouve beaucoup d'idées ainsi.

Pour mon dernier livre, *Pull*, dont les personnages sont des chiens (et un chat), j'ai observé pendant des mois tous les chiens croisés lors de mes balades et j'en ai dessiné des centaines. Mais pour le personnage principal, Pull, je le « voyais » dès le début, dans ses moindres détails, pelage, regard, attitude. Le premier croquis que j'ai fait de lui était le bon, il existait déjà en quelque sorte.

Le personnage du chat, Mammouth, c'est mon chat d'enfant, celui qui a partagé ma vie de petite fille et d'adolescente.

Que pouvez-vous faire avec des animaux que vous ne pensez pas pouvoir faire avec des humains ?

Cela peut paraître étrange, mais un animal me paraît souvent plus humain qu'un humain. Ses attitudes, son caractère, tout est possible et bien plus drôle à dessiner. Enfin, choisir un animal, cela permet de créer un monde unique autour de lui. Par exemple, pour mon livre *Quelle horreur!*, le personnage principal est un insecte, un papillon. C'est une artiste et le livre se passe dans son atelier, sous les toits. Comme c'est dans un monde d'insectes, tous les détails de son atelier en découlent : l'abat-jour de sa lampe est un morceau de gland, son matériel de peinture est beaucoup trop grand pour elle... Je ne me serais pas autant amusée si



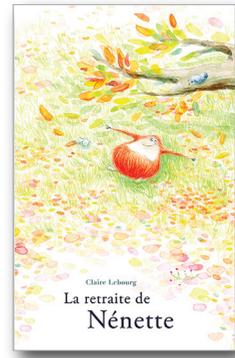
↑
Claire Lebourg : *Pull*, MeMo.

j'avais choisi un personnage humain vivant dans un monde d'humains. Parfois les personnages de mes livres sont des animaux dans un monde d'humains, dans notre monde. Dans ce cas, c'est un peu différent, l'histoire est construite autour du rapport homme-animal (ce qui m'intéresse et m'interroge beaucoup).

L'animal est au centre de beaucoup de débats actuels. Votre travail de création littéraire et artistique s'en trouve-t-il influencé ?

Je ne sais pas. J'ai l'impression que l'animal a toujours été au centre de mes préoccupations. Bien avant les débats actuels. J'éprouve beaucoup d'empathie pour les animaux, je n'ai jamais compris

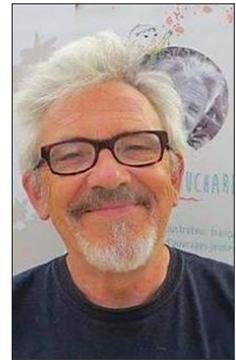
et je ne comprendrai jamais comment il peut en être autrement, comment on peut mettre à distance la souffrance animale. Je n'ai jamais mangé de viande et je ne comprends pas comment on peut manger un steak en «oubliant» la manière dont il est fait. Je ne suis pas offusquée quand je vois les antispécistes casser les vitrines des boucheries. Mais je tiens tout cela à distance, j'ai fait le choix de ne pas militer car j'ai peur de ne plus pouvoir vivre en harmonie avec mes congénères humains. ●



Antonin Louchard

« Le potentiel narratif »

Né au Burkina Faso, Antonin Louchard a suivi des cours de peinture à Lorient et a étudié la philosophie et les sciences politiques à Paris. Il s'est tourné un temps vers le journalisme, puis vers l'illustration et la peinture. Les mésaventures de son lapin – entre autres – et son humour corrosif (*Pourquoi les lapins ne portent pas de culotte* en couverture de ce numéro), ne cessent de faire rire et d'interroger le lecteur.



Comment choisissez-vous (ou inventez-vous) les animaux que vous mettez en scène ?

Je n'ai pas vraiment de règle. Je choisis sans doute l'animal d'abord par commodité graphique, ensuite en fonction du ton que je veux donner à l'histoire. Ce qui m'occupe avant tout c'est le potentiel narratif : un méchant petit lapin, le grand gentil loup.

Au fond, je pourrais utiliser n'importe quel animal pour raconter une histoire. Même les mouches, dont l'indigence graphique est en soi une bonne promesse de rigolade. J'invite souvent les enfants à en dessiner lors d'ateliers et de rencontres.

Que pouvez-vous faire avec des animaux que vous ne pensez pas pouvoir faire avec des humains ?

Des brochettes, par exemple. Ou des descentes de lit, non ?

L'animal est au centre de beaucoup de débats. Votre travail de création littéraire et artistique s'en trouve-t-il influencé ?

Je suis évidemment sensible à l'actualité et à l'évolution des mœurs. Comme beaucoup de personnes autour de moi, j'ai réduit ma consommation de viande rouge. Avec une incidence à peu près nulle sur mon travail de création. ●



← Antonin Louchard :
La Tarte aux cornichons sauvages,
Seuil Jeunesse, 2019.

Delphine Perret

« L'animal, c'est l'autre, par excellence »

Diplômée de l'École des arts décoratifs de Strasbourg en illustration, la délicate Delphine Perret se présente ainsi sur son site : « Je fais des livres, des images, des textes & quelques autres choses. J'aime le fait qu'un livre = objet + images. J'aime aussi collaborer avec d'autres gens, monter des expos, rouler à vélo, écouter manger dormir partir ouvrir les fenêtres ». Son merveilleux Björn, six histoires d'ours paru aux Fourmis rouges, a reçu de nombreux prix dont la Pépite de l'album 2016.

Comment choisissez-vous (ou inventez-vous) les animaux que vous mettez en scène ?

Je dirais que ça dépend... Je ne suis pas sûre de pouvoir répondre de manière générale, car chaque livre trouve ses origines différemment. Cela peut venir d'une envie, d'une histoire ou bien d'un personnage.

Je mets souvent en scène des animaux, mais pas toujours pour les mêmes raisons.

Je ne suis pas sûre de choisir toujours consciemment. En fait, je les sélectionne parmi une foule de personnages potentiels qui comprend des enfants, des adultes, des plantes, des animaux, des paysages, et même des cailloux.

Ce sont plutôt des personnalités, que je choisis !

On attribue par défaut certains traits de caractère à certains animaux. Et on éprouve instinctivement des émotions positives ou négatives face à eux. J'aime me servir de ces clefs d'entrées, soit pour jouer avec et les utiliser à contre-pied, soit pour poser un personnage et profiter de ce que cela dit de lui de manière implicite. Cela me permet de ne pas tout dire, en sachant que l'imaginaire collectif projette un tempérament. Ce sont des personnages déjà « chargés ».

Mais au fond, je ne sais pas exactement... Je ne me pose pas toujours de questions en choisissant, c'est plutôt assez spontané. Je choisis un personnage et je le mets ensuite à l'épreuve de l'histoire pour voir si, comme un vêtement, elle lui va.

Que pouvez-vous faire avec des animaux que vous ne pensez pas pouvoir faire avec des humains ?

C'est plus naturel pour moi de me tourner vers un personnage animal. Soit que le monde dont je parle est celui de la forêt, soit que j'aime le décalage de l'animal dans le monde humain.

Je pense en tous cas que les animaux sont un excellent moyen de parler des humains.

↓
Delphine Perret et son ours Björn.
photo © Magali Lamache.



Mon ours Björn porte un certain regard sur le monde des hommes : un regard emprunt de naïveté, qui me permet de montrer la logique parfois absurde de notre monde. Ou, a minima, de prendre du recul et de voir les choses d'un œil neuf. C'est un point de vue étranger, il y a un mélange de curiosité et d'incompréhension. Cette altérité m'intéresse. C'est aussi une qualité d'enfant, que de porter un regard candide sur les choses.

En outre, l'animal, en tant que personnage de récit, incarne pour moi un être qui n'a pas d'âge précis, ni de bagage culturel identifiable. C'est un peu un extraterrestre. On n'attend rien de lui en terme de comportement lié à un statut social ou à un âge. Il ressemble à un adulte qui ne se serait pas « verrouillé » et aurait gardé une grande part de fantaisie. Un personnage à mi-chemin entre le monde adulte et celui de l'enfance. Cela m'autorise beaucoup plus de choses.

Mon loup de *Moi, le loup...* est à la fois considéré comme un « grand », autonome et indépendant par rapport au petit héros humain qui l'accompagne, mais il a des comportements souvent inadaptés à la norme ou aux conventions. C'est ce décalage qui fait le sel de l'histoire.

Par ailleurs je crois que j'aime associer un humain avec son animal de compagnie. C'est un terrain de jeu parfait pour explorer la question de nos liens avec le monde animal : ce qu'on projette, ce dont on se sent proche, ce qui nous reste étran-

ger, les liens qu'on tisse sans tout comprendre. Ce qu'on croit connaître. Encore une fois, l'altérité. Le chat de *Santa fruta* est un bon miroir de ses propriétés, par exemple.

C'est fascinant ce besoin que nous avons de nouer des rapports privilégiés avec d'autres espèces. Alors que dans le même temps nous refusons un peu de nous considérer comme appartenant au monde animal.

Et puis, en réfléchissant à votre question, je m'aperçois qu'il y a une part de mystère : on ne peut pas totalement « lire » un animal. L'animal, c'est l'autre, par excellence.

L'animal est au centre de beaucoup de débats. Votre travail de création littéraire et artistique s'en trouve-t-il influencé ?

Je ne travaille pas vraiment en fonction de l'actualité. Même si bien sûr, tout vient nourrir le travail. Ce sont des débats très différents les uns des autres.

Les inquiétudes pour la biodiversité sont là depuis longtemps. J'ai grandi en m'inquiétant de ça ! Le fait que ces questions soient aujourd'hui plus présentes médiatiquement me donne certainement un sentiment d'urgence à parler de la nature.

Ce sont en tous cas des questions présentes pour moi car je suis très intéressée par notre rapport aux animaux, et plus largement, à la nature. Je me réjouis que cela vienne régulièrement nous questionner : peut-être finirons-nous par progresser ? ●

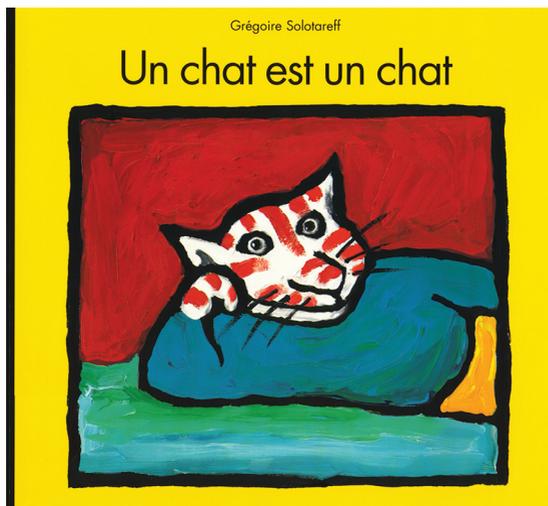


→
Moi, le loup..., Thierry Magnier, 2017
(Détail).

Grégoire Solotareff

« Pour l'humour »

Né à Alexandrie, Grégoire Solotareff a passé son enfance au Liban puis en région parisienne. Il exerce d'abord la médecine puis décide de se consacrer au dessin et à l'écriture, particulièrement aux livres pour enfants. Il crée ses premiers albums en 1985 lorsque son fils réclame des images aux histoires qu'il raconte. Depuis, il a publié plus d'une centaine de livres pour la jeunesse, principalement à L'École des loisirs. Plusieurs ont été faits avec Nadja sa sœur. Il est aussi l'auteur de films d'animation, *Loulou et autres loups* (2003) et de deux longs métrages, *U* (2006) et *Loulou l'incroyable secret* (2013).



Comment choisissez-vous (ou inventez-vous) les animaux que vous mettez en scène ?

« L'inspiration, c'est une invention de ceux qui n'ont jamais rien créé ». Je ne sais pas si je suis exact dans ma citation de cette boutade de Jean Anouilh, que je n'aime pas particulièrement par ailleurs, mais qui est assez juste. On ne peut pas trouver de source précise à l'inspiration concernant une idée ou des personnages, c'est la vie même qui la fournit. Et avant tout le travail, non pas sur la planche à dessin mais par l'observation des choses, quotidiennement. Un homme ou une femme politique peut faire penser à tel ou tel animal que je ne citerai pas (il y a des renards, des fouines, des loups, des ânes, des porcs, truies et autres animaux de basse-cour), vos chats autour de vous, un oiseau qui passe...

Que pouvez-vous faire avec des animaux que vous ne pensez pas pouvoir faire avec des humains ?

Un peu d'humour si possible, difficile avec les humains sans tomber dans la simple caricature, facilement grossière.

L'animal est au centre de beaucoup de débats actuels. Votre travail de création littéraire et artistique s'en trouve-t-il influencé ?

Évidemment, tout influence le travail. Le fait de consommer des animaux pose une question difficile quant à leur représentation poétique ou simplement légère.

La lâcheté fait le reste... ●



Dessin de Grégoire Solotareff sur sa page Facebook reprise sur le Huffington Post.